

**Ibrahim ASLÂN , Equipe de nuit , Traduit de l' arabe (Egypte) , Amina
Rachid (Traducteur)
Arlette Tadie (Traducteur), mars 2000**

Le point de vue des éditeurs

Le Caire, un soir de Nouvel An. Pour les employés de garde dans cette poste centrale, ce n'est jamais qu'une soirée de routine, çà et là rompue par un écho de la rue ou l'éphémère apparition de quelque usager anonyme venant faire irruption dans l'ordinaire de l'équipe de nuit avant de disparaître à tout jamais. Défilent ainsi, en une série de quinze tableaux doucement mélancoliques, plusieurs fragments en clair-obscur de la vie quotidienne du petit peuple du Caire.

Avec un sens de l'observation nourri par ses propres expériences de jeunesse, Ibrahim Aslân trace d'une main inspirée les délicats motifs d'une fresque chargée d'émotion à la manière de Tchekhov, quand la poésie des lieux se double d'une infinie tendresse pour les humbles.

LA ROBE DE TOILE

Il quitta la voiture près du tribunal de grande instance, traversa la rue à double sens du 26-Juillet et marcha de l'autre côté.

Il faisait nuit. Des ampoules colorées entouraient l'affiche, à l'entrée du cinéma où affluait la foule pour la séance de neuf heures. De loin, ses yeux lui sourirent jusqu'à ce qu'il eût atteint la buvette ouverte où, l'employé, dans une courte blouse blanche, se penchait et apprêtait un morceau de viande qu'il tournait devant le feu. Il huma l'odeur de la viande grillée et l'aborda en disant :

– Salut.

Elle dit :

– Salut.

– Où vas-tu ?

– Et toi ? Où vas-tu ?

– Nulle part.

Il fixa ses grands yeux qui reflétaient la lumière des petites ampoules multicolores. Il entendit le bruit que faisait l'employé en ramassant avec la lame du couteau les miettes de viande sur le bord du plateau rond en métal.

Ils se dirigèrent lentement vers le hall d'entrée vitré. Elle le précédait de quelques pas, elle portait une robe de toile et avait fixé une grosse perle bleue dans sa chevelure épaisse.

Elle s'arrêta en tournant le dos au panneau où étaient affichées des scènes du film du jour. Il lui fit face et attendit que s'apaisât le mouvement de la foule. Elle avait posé sur sa petite poitrine une fleur de soie, assortie à la couleur de sa robe.

– Tu assistes à la séance ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Comme ça.

– Tu as dû déjà voir le film ?

– Non, je t'assure.

– Alors pourquoi tu ne veux pas entrer ?

– Et que ferons-nous au cinéma ?

– On peut tout faire.

Son sourire s'élargit. Il sourit à son tour.

– Il y a trop de monde.

– Et alors ?

Elle balança son sac de cuir blanc. Au bout d'un instant, elle se tourna vers l'entrée.

– La séance va commencer.

– Il y a trop de monde !

Elle dit irritée :

– Je ne vais pas dans des maisons, moi.

Elle recula en tremblant :

– Je n’aime pas aller dans des maisons.

Il vit ses petits pieds, ses ongles argentés serrés au bout de ses vieilles sandales marron. Il dit :

– C’est parce que j’ai du travail.

Elle le regarda sans lever son visage penché qui laissait voir ses longs cils et le trou minuscule sur le lobe nu de son oreille.

– Oui, je t’assure, je travaille de nuit.

– Qu’est-ce que tu fais ?

– Je suis fonctionnaire.

– Fonctionnaire ?

– Oui.

– Où ça ?

– Aux Télécommunications.

– Et ça se trouve où ?

– Près du Conservatoire de musique.

– Le grand immeuble ?

– Oui, je travaille au quatrième étage.

Elle croisa ses bras sur sa poitrine, ses seins s’arrondirent ; elle leva son visage vers son col de chemise ouvert et ses poils qui commençaient à blanchir.

– Alors où étais-tu ? Tu dînais ?

– Pas du tout, Je viens directement de chez moi.

– Tu habites où ?

– A Embâba.

– Près de Mounira ?

– Non, près de Kit-Kat. Ma sœur habite près de Mounira.

Ses grands yeux se remirent à sourire.

– Tu t’appelles comment ?

– Je m’appelle Sulaymân.

La voix du petit camelot monta, venant de derrière les barrières qui entouraient les excavations pour la construction du métro souterrain. Il la suivit jusqu’à ce qu’il apparût avec sa charge de journaux. Il porta la main à sa poche :

– Tu en veux un ?

Elle refusa d'un signe de tête.

– Ce sont les journaux de demain !

– Non, merci.

Elle l'observa alors qu'il descendait du trottoir, elle dit à haute voix :

– Et puis après tout, achète-m'en un.

Il revint avec deux exemplaires, lui en tendit un.

– Merci.

– Je t'en prie.

Il sourit.

– Au revoir.

Il s'éloigna en dépliant le journal, ralentit le pas sur l'étroit terre-plein central qui séparait les deux voies. Un instant s'écoula, puis il se retourna.

Le hall d'entrée était vide à présent. Elle se trouvait, avec sa robe de toile, sa chevelure épaisse et sa grosse perle bleue, dans le rond de lumière qui éclairait le panneau où étaient fixées les photos du film du jour. Il s'arrêta et la regarda, jusqu'à ce qu'elle tournât son visage. Elle le fixa de ses grands yeux, puis se ravisa.

L'APPRENTISSAGE

La pluie qui était tombée en début de soirée s'était arrêtée en laissant de petites flaques près des trottoirs de la place vide. 'Amm² Guirguis avait sorti le dernier télégramme de son uniforme boutonné. Il me le remit et m'accompagna jusqu'au vieil immeuble humide ; il s'arrêta devant la cage en bois de l'ascenseur, fit un signe de la tête vers la porte la plus éloignée ; puis il me quitta.

'Amm Guirguis m'initiait aux noms des rues dans la ville, la nuit, pour que je puisse le remplacer quand il deviendrait responsable de l'équipe de nuit à la place de 'amm Bayyoumi, qui partirait à la retraite le jour du Nouvel An.

C'était la première fois qu'il me laissait délivrer un télégramme tout seul. Je pressai le bouton jaunâtre de la sonnette et attendis jusqu'à ce que la lumière s'allume à l'intérieur. La partie vitrée³ de la porte s'ouvrit, le visage d'une vieille dame, légèrement moustachu, avec de grands yeux, s'y encadra. Elle me fixa un moment puis prit le télégramme et le stylo décapuchonné à travers les barreaux et disparut. Quand elle revint avec le reçu, je me retournai, vis que l'ascenseur en bois, dont les minces vitres brillaient, était fermé, descendis les quelques marches à toute vitesse et sortis sur la petite place. La lumière de l'unique réverbère tombait de haut sur 'amm Guirguis, debout les mains dans les poches de son uniforme. Il dit :

- Alors ?
- Rien.
- Tu lui as remis ?
- Oui.

Je me dirigeai vers lui en lui tendant le reçu et en regardant sa signature hésitante au bas du papier. Il descendit du trottoir et nous commençâmes à avancer vers les bureaux de l'administration dont nous voyions, sur un côté, la clôture métallique qui entourait ses grandes bâtisses. 'Amm Guirguis leva la tête :

- On dirait qu'il va pleuvoir.
 - Oui.
- Il ajouta :
- C'est une vieille dame.
 - Très.
 - C'est la plus âgée du secteur de distribution.
 - Oh là !
 - Evidemment.

Nous approchions du grand portail ouvert. Je dis :

- Elle vit seule ?

– Seule.

Il se mit à racler le bout de sa chaussure contre le bord du trottoir :

– Elle aurait pu mourir.

Je souris.

Nous rentrâmes par le portail. Le garde de sécurité dormait. 'Amm Guirguis dit :

– Oui, c'est vrai qu'elle aurait pu mourir.

– N'importe qui peut mourir.

– Evidemment.

Il s'arrêta.

– Mais ici, c'est différent.

– Comment ça ?

– Il se peut qu'elle ait un fils malade ou en voyage, une fille qui se fait opérer ou qui accouche, n'importe quoi. Tu dis "télégramme", elle meurt.

– A ce point ?

– Evidemment.

Il remit la main dans son uniforme, en sortit un paquet de cigarettes et l'ouvrit :

– Ça m'est arrivé deux fois.

Il me tendit une cigarette :

– Je dis télégramme, elle tombe raide.

– Sans le lire ?

– Sans rien.

– C'est bizarre !

– Pas du tout.

Nous marchâmes sous l'arbre touffu, au feuillage alourdi par la pluie, entre les deux grands bâtiments. Nous nous arrêtâmes au haut du chemin qui descendait vers le garage à ciel ouvert. Il dit :

– C'est une proportion raisonnable en trente ans de distribution.

Il sortit sa boîte d'allumettes.

– Tiens, 'amm Bayyoumi, il en a perdu sept. Il y avait aussi osta4 Qadri, l'Anglais, lui, il en a perdu neuf.

L'allumette trembla dans sa main.

– Dans le temps les gens avaient le cœur très fragile.

Il gratta une autre allumette :

– Une proportion très raisonnable.

Nous commençâmes à descendre le chemin ; je revoyais le visage de la vieille dame qui regardait avec ses grands yeux à travers les barreaux de la vitre ouverte. Nous

traversâmes la cour découverte, nous nous arrê tâmes devant la porte latérale entrebâillée ; il murmura :

– Je ne cherche pas à te faire peur.

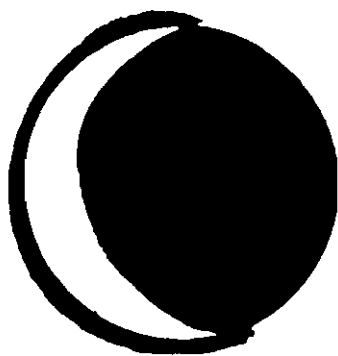
Il baissa la tête en reculant, l'air absent ; puis en s'éloignant :

– Il fallait que je te le dise.

Et de loin :

– Il le fallait.

Je restai debout encore un instant, puis je levai le visage vers les nuages qui s'étaient ourlés de rouge, dans la nuit. Une goutte d'eau tiède me tomba sur la joue gauche, je la séchai. J'aperçus 'amm Guirguis, avec son grand nez et ses beaux yeux, qui m'observait en silence.



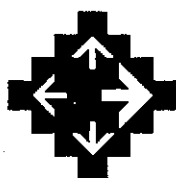
توزيع

توزيع ١٤٣٣/٣٣ (٧)

وردية ليل

إبراهيم أصلان

833.1 (620)
ASL



دار شرقيات للنشر والتوزيع



(١)

فستان التيل

غادر العربّة عند دار القضاء العالى ، وعبر ٢٦ يوليو ذا
الاتجاهين ، ومشى فى الجانب الآخر .

كان الوقت ليلاً ، واللمبات الملونة تحيط بالاعلان المعلق على
مدخل السينما الذى ازدحم برواد التاسعة . ومن هناك ، كانت عيناها
تبسمان من أجله حتى اقترب من ناحية المشرب المفتوح ، والعامل
الذى ينحنى بسترته القصيرة البيضاء ، يسوى كتلة اللحم ويديرها
أمام النار ، وشم رائحة الشواء وهو يقول :

« أهلاً » .

قالت :

« أهلاً » .

« على فىن ؟ » .

« انت اللى على فىن ؟ »

قال :

« أبداً » .

وحدق فى عينيها الكبيرتين وقد انعكس فىهما نور اللمبات
الصغيرة الملونة ، وسمع الصوت الذى أحدثه العامل بحافة السكين
وهو يللمم فتات اللحم فى جانب الصينية المعدنية المستديرة .

تحركا ببطء حتى عبرا المدخل الزجاجى المفتوح . كانت
تسبقه قليلاً وترتدى فستاناً من التيل ، وتثبت فى جانب شعرها
الكثيف خرزة ثقيلة زرقاء .

توقفت وهى تعطى ظهرها إلى اللوحة التى علقّت بها مشاهد

من الفلم المعروض . توقف أمامها حيث تخف حركة الناس . كانت تضع على صدرها الصغير زهرة من الحرير المقارب للون الفستان .

« انت داخل السينما ؟ » .

« لأ » .

« ليه ؟ » .

« أبداً » .

« لازم شفت الفلم ؟ » .

« أبداً والله » .

« أمال مش عاوز تدخل ليه ؟ » .

« حنعمل إيه فى السينما ؟ » .

« ممكن نعمل كل حاجة » .

واتسعت ابتسامتها .

ابتسم هو الآخر :

« دى زحمة اقوى » .

« وإيه يعنى ؟ » .

وراحت تؤرجح حقيبتها الجلدية البيضاء .

ومضت فترة ، والتفتت هى إلى المدخل القريب :

« الحفلة بدأت تدخل » .

« يا شيخة دى زحمة قوى » .

قالت بغضب :

« أنا ما بارحش بيوت » .

وتراجعت إلى الوراء وهي ترتجف :
« مش باحب اروح بيوت » .

ورأى قدميها الصغيرتين ، والأظافر المفضضة الملمومة في
مقدمة الحذاء البنى القديم ، وقال :
« أصل أنا عندى شغل » .

نظرت إليه دون أن ترفع وجهها المائل ، وبانت أهدابها
الطويلة والثقب الدقيق في حلمة أذنها الخالية .
« آه والله . عندى وردية ليل » .

« انت بتشتغل إيه ؟ » .

« أنا باشتغل موظف » .

« موظف ؟ » .

« آه » .

« فين ؟ » .

« فى هيئة المواصلات » .

« اللى فى دى ؟ » .

« اللى عند معهد الموسيقى » .

« العمارة العالية ؟ » .

« آه . باشتغل فى الدور الرابع » .

شبكت ذراعيها على صدرها فتكور نهداها ، ورفعت وجهها

إلى ياقة قميصه المفتوح ، وشعره الذى شابه البياض :

« أmaal كنت فىن ؟ كنت بتتعشى ؟ » .

« أبدأ والله ، دانا لسه جاى من البيت » .
« بيتكم فين ؟ » .
« فى امبابة » .
« عند المنيرة ؟ » .
« لا . عند الكيت كات . لكن اختى ساكنة عند المنيرة » .

عادت الابتسامة إلى عينيها الكبيرتين ، وقالت :
« انت اسمك إيه ؟ » .
« انا اسمى سليمان » .

وارتفع صوت الولد الذى ينادى من وراء الأسوار التى تحيط
بالحفائر الخاصة بمترو الأنفاق . تابعه حتى اقترب بحمله من الجرائد .
مد يده إلى جيبه وقال :
« أجيب لك واحدة ؟ » .
هزت رأسها نفياً .
« دى بتاعة بكرة ! » .
« لأ . متشكرة » .

وراقبته وهو ينزل عن الرصيف ، وقالت بصوت عال :
« أقولك ، هات » .
عاد بنسختين من الجريدة ، أعطاهما واحدة :
« متشكرة » .
« العفو » .
وابتسم :

« عن إذذك » .

ونزل إلى عرض الطريق وهو يفتح الجريدة بين يديه ، تمهل
على الرصيف الضيق الذى يفصل بين الاتجاهين . ومضت فترة أخرى
من الوقت ، ثم التفت .

كان المدخل قد خلا من الرواد . وكانت هى فى دائرة الضوء
حيث اللوحة التى ثبتت عليها مشاهد من الفلم المعروض . وقف
ينظر إليها حتى أدارت وجهها ، وتطلعت ناحيته بعينها الكبيرتين ثم
اعتدلت ، بفستان التيل ، والشعر الكثيف ، والخرزة الثقيلة الزرقاء .

(٢)

تأهيل



كان المطر الذى تساقط أول الليل ، قد توقف الآن ، وخلف
بركاً صغيرة على مقربة من أرصفة الميدان الخالى . وكان العم
جرجس قد أخرج البرقية الأخيرة من جيب سترته الحكومية المغلقة .
أعطائها لى ، ورافقنى إلى البناية القديمة المبتلة ، ووقف أمام حجرة
المصعد الخشبي ، وأشار برأسه الى الباب البعيد ، وتركنى
وانصرف .

كان العم جرجس هو الذى يقوم بتدريسي على معرفة أسماء
الشوارع فى ليل المدينة ، لكى أحل مكانه عندما يعمل هو رئيساً
لوردية الليل ، بدلاً من العم ييومى الذى سوف يخرج إلى المعاش أول
العام الجديد .

إنها المرة الأولى التى يدعنى أسلم فيها برقية بمفردى . وكنت
قد ضغطت زر الجرس الأصفر الباهت ، ووقفت حتى أضىء النور
بالداخل ، وفتحت شراعة الباب ، وأطل وجه امرأة عجوز لها
شارب خفيف وعينان كبيرتان . ظلت تحديق فى وجهى لفترة من
الوقت ، ثم تناولت البرقية والقلم المفتوح عبر قضبان الشراعة
الحديدية وتراجعت ، وعندما عادت بالايصال استدرت ، ورأيت
المصعد الخشبي المقفول وقد التمتعت ألواح الزجاجية النحيلة ،
ونزلت الدرجات القليلة مسرعاً وخرجت إلى الميدان الصغير . كان
العم جرجس فى ضوء المصباح الوحيد العالى ويده فى جيوب
سترته ، وقال :

« إيه ؟ » .

« أبداً » .

« سلمتها ؟ » .

« آه » .

واتجهت اليه وأنا أمد يدي بالايصال وألح توقيعها الخفيف
أسفل الورقة . ونزل هو عن الرصيف ، ورحنا نتقدم في طريقنا إلى
الهيئة التي كنا نرى جانباً من السور الحديدي الذي يحيط بمبانيها
الكبيرة ، ورفع وجهه إلى أعلى :

« ناويه تمطر » .

« آه » .

وقال :

« ست عجوزة » .

قلت :

« جداً » .

« أكبر ست في منطقة التوزيع » .

« ياه ! » .

« طبعاً » .

واقتربنا من البوابة الكبيرة المفتوحة .

قلت :

« عايشة لوحدها ؟ » .

« لوحدها » .

وبداً ينظف مقدمة حذائه في حافة الرصيف :

« وكان ممكن تموت » .

ابتسمت .

ودخلنا من البوابة .

كان رجل الأمن نائماً . وقال :

« صحيح . كان ممكن تموت » .

« أى واحد ممكن يموت » .

« طبعاً » .

وتوقف .

« لكن دى حاجة تانية » .

« ازاي ؟ » .

« يعنى . يكون عندها ابن مريض ، مسافر ، بنت بتعمل

عملية ، بتولد ، أى شىء . تقول تلغراف ، تروح ميتة » .

« للدرجة دى ؟ » .

« طبعاً » .

وأعاد يده إلى جيب سترته ، وأخرج علبة سجائره ،

وفتحها :

« أنا حصلت معايا مرتين » .

وأعطاني واحدة :

« أقول تلغراف ، تروح ميتة » .

« من غير ما تقراه ؟ » .

« من غير أى حاجة » .

« غريبة » .

« أبداً » .

ومشينا تحت الشجرة الكثيفة المثقلة بالأوراق المبتلة بين المبنيين

الكبيرين ، وتوقفنا أعلى الطريق الذى ينحدر مائلاً حيث الجراج
الداخلى المكشوف ، وقال :

« دى نسبة معقولة فى ثلاثين سنة توزيع » .

وأخرج علبة الكبريت :

« عندك عمك ييومى مات منه سبعة . وكان عندنا الأسطى

قدرى الانجليزى مات منه تسعة » ، وارتعشت يده بعود الكبريت :

« أصل الناس زمان كانت قلوبها خفيفة خالص » .

وأشعل عوداً آخر :

« نسبة معقولة جداً » .

ورحنا ننحدر وأنا استعيد صورة السيدة العجوز وهى تطل

على بعينيهما الكبيرتين من الشراعة الحديدية المفتوحة . وعبرنا الساحة

المكشوفة ، ووقفنا أمام المدخل الجانبى المردود ، وهمس :

« أنا مش قصدى أخوفك » .

وأطرق برأسه وهو يتراجع ويغيب :

« كان لازم اقول لك » .

ومن بعيد :

« كان لازم » .

وقفت وحدى لفترة أخرى من الوقت ، ثم رفعت وجهى إلى

السحب القريبة التى احمرت حوافها ، فى الليل ، وعندما سقطت

قطرة ماء دافئة على خدى الأيسر ، جففتها ، ولمحت العم جرجس

وهو يتطلع إلى صامتاً ، بأنفه الكبير ، وعينيه الجميلتين .